

PETITE AVENTURE DEVIENDRA GRANDE...

Au secours ! J'ai perdu ma carte bancaire !!!

Pour être sûre de ne pas me la faire voler, je l'avais mise dans mon cycliste, contre mon ventre. Comme ça, si on me piquait ma « banane », ou ma pochette pendue à mon cou sous mon tee-shirt, il me restait de quoi me dépanner (même au prix d'1/2 journée d'attente à la banque...). Mais quand je me suis arrêtée au bord de la route pour faire pipi..., immanquablement..., elle est tombée..., sans que je m'en aperçoive...

Ni une, ni deux, sans même descendre de vélo, je fais 1/2 tour en essayant de me remémorer l'endroit où je me suis arrêtée. Mais mes indices sont maigres : je me souviens juste que c'était à la descente, à gauche, dans un endroit isolé, et que j'avais pu poser mon vélo contre un petit monticule de pierres.

Quant au nombre de kilomètres parcourus, le nombre de villages traversés, je n'en ai aucune idée.

Au bout de 2 ou 3 km en sens inverse, je tombe sur un énorme camion chargé de poutres de bois. Il s'apprête à partir. Gentiment, le chauffeur accepte de nous prendre, mon vélo et moi, par-dessus les poutres de bois. Ouf, me dis-je, ça fera ça de moins à remonter.

Au bout de 3-4 km, le camion s'arrête pour un nouveau chargement. Je descends donc et continue à vélo. Les gamins qui m'avaient lancé de grands « Salut Vaza ! » à l'aller, me voient repasser, le regard étonné. Pourquoi la Vaza repasse-t-elle donc ? Je reconnais bien le paysage, mais je ne trouve pas l'endroit où je me suis arrêtée, et j'ai tellement peur de rebrousser chemin avant, que je fais, en sens inverse donc, 14 km ! C'est tout juste si je ne reviens pas carrément à mon point de départ... J'ai le moral à zéro ! Premièrement parce que ma carte bancaire était ma sécurité financière, et deuxièmement parce que la façon dont je l'ai perdue est tellement idiote, que je me sens vraiment trop nulle !!! Si encore je m'étais fait voler ma carte, j'aurais moins honte, mais là, je ne pouvais pas faire pire !

Au bout de 14 km en arrière, je me résous enfin à faire demi-tour et redouble de vigilance à chaque descente. Les gens qui me voient passer pour la troisième fois n'y comprennent décidément plus rien... Je m'arrête à plusieurs reprises mais je n'arrive pas à trouver l'endroit. Plus que 4 km de l'endroit où j'ai fait 1/2 tour et toujours rien. Je désespère complet. Et puis..., je m'arrête une énième fois : elle est là qui brille au soleil !

Je m'étais dit : « Christine, si tu retrouves ta carte, tu l'embrasses ! ». Parole ! Je l'embrasse ! Ce n'est pas de l'argent que j'embrasse, mais c'est ma victoire. Comme si on m'avait fait passer un test, et que j'avais gagné. Je réalise que j'étais en fait à quelques kilomètres et que j'ai manqué de lucidité en montant dans le camion puisque c'est là que je l'ai dépassée. Tant pis, j'ai quand même gagné !

Je ne m'arrête pas une minute car mon étape allongée des deux fois 14 km va s'élever à 90 km, ce qui est un record pour moi, qui plus est dans un terrain très vallonné. Je pensais que j'allais m'écrouler

physiquement, mais je suis tellement contente d'avoir retrouvé ma carte, que j'ai des ailes aux jambes !

Dans les descentes, je chante même à tue-tête « Puisque tu pars », ma chanson fétiche. Comment expliquer que je vis un grand moment de bonheur ?

Le jour commence à tomber. Je fonce. La lumière devient magnifique. Quelle journée ! A 1 km de la ville que je dois atteindre, la police m'arrête. Je freine et pousse alors un cri que seuls mes amis connaissent. Oui, j'ai gagné : je suis allée au bout de mon étape et de moi-même. J'explique aux policiers étonnés que je dois me dépêcher de trouver un taxi-brousse avant la nuit (j'ai encore 56 km jusqu'à Fianarantsoa). Ils me laissent passer non sans m'avoir chaleureusement encouragée.

J'ai vécu cette mini aventure à Madagascar alors que je reliais Tananarive à Camp Catta, petit village situé au pied de la magnifique falaise du Tsaranoor, bien connue des grimpeurs. Environ 460 km en tout.

J'avais alors 43 ans. J'étais mariée, enseignante, mère de 3 enfants. J'habitais à La Réunion.

J'ai toujours adoré partir à vélo. A 17 ans, je faisais mon premier voyage. C'était en Corse, nous étions 5 amis. Mes premières vacances sans adultes, en espadrilles et bermuda, nuits sous la tente, liberté totale ! L'année suivante, Marie Eve et moi décidons de faire le Connemara à vélo. 2 filles seules en Irlande, c'était ma première aventure !

A 20 ans, après une année de rudes négociations avec nos parents, Annick et moi partons pour l'Afrique, au Mali. Non pas à vélo cette fois, mais en utilisant les moyens de déplacement locaux : taxis-brousse, camions, pirogues... Notre but est de relier Bamako à Tombouctou, ville mythique aux portes du désert. A notre retour, un article paraît dans « Le Provençal », quotidien marseillais de l'époque. Le journaliste a titré, un rien macho : « Elles ont voulu faire comme les garçons ». Il n'avait pas totalement tort...

23 ans plus tard, cette envie de « faire comme les garçons » ne m'a pas lâchée. Elle était juste enfouie sous une épaisse couche d'obligations diverses : obligations de femme, d'enseignante, de mère... Il m'a fallu creuser profond pour la retrouver, intacte. Et par-dessus tout, il m'a fallu y croire très fort, car pour la première fois, je partais seule !... Eh oui ! Pour une fois depuis bien longtemps, je n'aurais à m'occuper que de moi, je n'aurais à composer avec personne pour faire ce que j'avais envie de faire. Et la perspective de devoir assumer toutes mes décisions, bonnes ou mauvaises, m'allait très bien.

Je me souviens comme si c'était hier du premier jour : « ENFIN ! J'y suis ! Première fierté à mon arrivée : remonter seule mon vélo : la selle, le guidon, les cornes, la roue avant, les pédales, le gonflage. Je sais, rien n'est difficile, mais je suis fière de le faire toute seule. Je laisse mon carton à vélo dans un hôtel près de l'aéroport. Je le retrouverai 11 jours plus tard.

Une fois sur le vélo, je me lâche en criant « c'est trop COOL ! » à tue-tête ! Quel bonheur d'y être enfin ! Bon, je ne me lâche pas trop longtemps étant donné la vitesse des véhicules qui me frôlent. Je comprends vite que sur mon petit vélo, je compte « pour du beurre ». Me voient-ils seulement ? Si oui, ça ne les gêne pas du tout de me doubler en même temps qu'une autre voiture. Et si quelqu'un arrive en face, ce n'est pas un problème non plus... A moi d'être vigilante !

Mon voyage a vraiment commencé le lendemain, à la sortie de Tana. On m'avait dit de tout sur ce voyage, mais personne ne m'avait dit combien la route était MAGNIFIQUE ! Je suis la plus heureuse ! C'est bien ça que je suis venue chercher. Les paysages sont très doux, mélange de pins et de rizières.

Combien de fois ai-je entendu le mot « vaza » ce jour-là ? 100, 200 fois ? Les enfants m'appellent de tous côtés, particulièrement quand c'est la sortie de l'école et que des dizaines de gamins hilares me foncent dessus !

Tout au long de la route, je croise énormément d'adultes à pied. Si pour nous, le taxi-brousse coûte une misère, pour eux, c'est une dépense onéreuse. Le malgache marche donc beaucoup. Je prends vite l'habitude de saluer tout le monde sur mon passage, tout particulièrement les groupes d'hommes que je crains un peu au début. Pour répondre à leurs regards étonnés, je leur lance un franc et non équivoque « Bonjour ! » ou « Salam ! ». Dès lors, leurs visages s'éclairent et ils répondent à mon salut par un chaleureux « Salam ! ». Je suis touchée quand ils prennent le temps de me lancer un « Bon voyage ! », « Vas-y, vaza ! » ou même « Bonne année ! ».

Ces quelques lignes illustrent bien ce que j'ai vécu pendant les 7 jours qu'il m'a fallu pour arriver au village de Camp Catta (le Catta est le nom d'une espèce de lémuriers) en passant par Antsirabe, Ambositra, Fianarantsoa et Ambalavo sur la fameuse Nationale 7.

Le 7^{ème} jour, j'atteints donc le but de mon périple après avoir parcouru 469 km. Les derniers 25 km se font sur une piste. Au départ de celle-ci, un grand panneau indique « Parc National de l'Indrigte ». Maintenant que j'ai quitté la nationale, pas question de crever ou de tomber parce qu'il n'y aura pas de taxi-brousse pour me dépanner. J'en verrai quand même passer un, bondé, en sens inverse. Je traverse un premier village, puis au bout de 13 km, un deuxième. Quand je m'arrête pour prendre en photo les femmes qui trient le riz, elles se précipitent sur moi pour voir la photo. Sur le coup, je ne comprends pas. Croyaient-elles que j'avais un polaroid ? C'est plus tard que je réalise qu'avec les appareils photos numériques, se voir en photo est devenu courant. Avec moi, elles sont mal tombées : je n'ai qu'un appareil jetable...

La piste est magnifique ! Je suis dans une grande vallée traversée par un joli cours d'eau qui m'oblige à emprunter des ponts qui ne m'inspirent guère confiance. Au bout d'un moment, la falaise du Tsaranoor apparaît au loin sur ma droite. Elle est immense, complètement lisse vue de loin. J'apprendrai plus tard qu'elle s'élève à plus de 800 mètres !

Les deux jours passés à Camp Catta me donnent l'occasion de me reposer. Je monte quand même au sommet du « Caméléon », ce qui me vaut de monstrueuses courbatures le lendemain. A croire que je n'ai rien fait les jours précédents... J'ai aussi la grande chance d'assister à l'inauguration d'un dispensaire financé par une ONG marseillaise. Les gens sont venus de partout alentour. Ils ont mis leurs plus beaux habits, surtout les enfants. Un petit manège en bois a été amené de Fiana en pièces détachées. Il sera remonté pièce par pièce puis poussé à la main par les adultes. C'est trop beau de voir le bonheur des enfants, et même des adultes !

Après les discours des officiels, j'ai droit au traditionnel sacrifice de zébu. Le petit hôtel où je loge aura droit à une cuisse entière qui trônera toute l'après-midi sur la table de la cuisine...

Le soir, la salle d'école est investie pour le bal. C'est la première fois qu'une telle fête a lieu dans la vallée. Pas question de rater ça ! Dire que je suis très à l'aise serait exagéré, mais au moins, je suis contente de participer. Je prends surtout plaisir à voir les filles danser. Elles qui sont si discrètes à l'ordinaire, se mettent à danser de façon endiablée. Elles sont rayonnantes et leurs yeux pétillent. Quel contraste avec leur quotidien souvent misérable ! Les garçons eux, sont plus timides. Je suis quand même invitée à danser plusieurs fois. Je fais de mon mieux et danse même un slow avec le Maire du village d'à côté... Je rentre à minuit. La grande majorité restera jusqu'au matin...

Mon retour sur Tana se fera en taxi-brousse. Je garde peu de souvenirs de ces deux journées. Juste de longues heures qui confirment, si besoin était, mon choix et mon bonheur de voyager à vélo.

A mon retour, on m'a souvent demandé si je n'avais pas regretté d'être partie seule. Eh bien non ! Pas du tout ! Ce voyage a été pour moi l'occasion de donner chaque jour le meilleur de moi-même. Personne sur qui m'appuyer en cas de difficulté, personne sur qui passer mon éventuelle mauvaise humeur. Du coup, je me suis trouvée remplie d'une belle énergie et j'ai savouré chaque petite victoire !

Et quand on me demandait si j'avais stressé, je répondais : « En fait, mis à part la perte de ma carte bancaire, je n'ai jamais vraiment stressé... ». On m'avait tellement mise en garde avant de partir, on m'avait tellement dit que le pays était dangereux qu'au début, c'est vrai, je n'étais pas très rassurée. J'étais aussi rebutée par la misère des gens, gênée de posséder tant et eux si peu. Après 11 jours de voyage, force m'est de constater qu'à aucun moment, je n'ai été victime du moindre geste ou de la moindre parole agressive. Bien au contraire, tout au long de ma route, je n'ai reçu que sourires et encouragements.

Je garde surtout le souvenir d'un peuple incroyablement courageux. De cet enfant, pas plus grand que les épis de riz qu'il s'efforce de battre à terre, de ces cantonniers qui entretiennent le bord des routes à la serpette, de tous ces gens qui passent leur journée à essayer de vendre trois bricoles et qui continuent tard le soir, à la lueur d'une simple bougie, et surtout, de ce chauffeur de taxi-brousse qui

vient de couler son moteur, et qui trouve quand même la force de m'adresser un large sourire quand je m'engouffre dans un autre taxi.

Le stress, je l'ai eu avant de partir : quand on me disait que j'étais inconsciente, que le pays était dangereux, quand mon mari m'a annoncé qu'il ne serait pas là pour garder les filles mes premiers jours d'absence et qu'elles seraient seules à la maison, quand, la veille au soir de mon départ, au moment où je suis si heureuse d'avoir démonté et emballé mon vélo, ma fille me téléphone pour me dire « maman, j'ai renversé une dame en scooter ! ». C'est à ces moments-là que j'ai stressé et qu'à chaque fois je me suis fait violence pour ne pas abandonner.

Dire que cette petite aventure n'a duré que 11 jours en tout !... Mais ces quelques jours ont changé ma vie ! A mon retour à La Réunion, j'avais des étoiles plein les yeux, et surtout, j'avais retrouvé la confiance en moi que j'avais perdue au fil des années.

C'est cette confiance qui me donnera, alors que je traversais une période difficile de ma vie, le courage de me lancer dans une autre et merveilleuse aventure : la création d'un festival de films... « d'aventure » bien sûr ! J'y consacrerai 15 ans de ma vie.

10 988 caractères (espaces non compris)